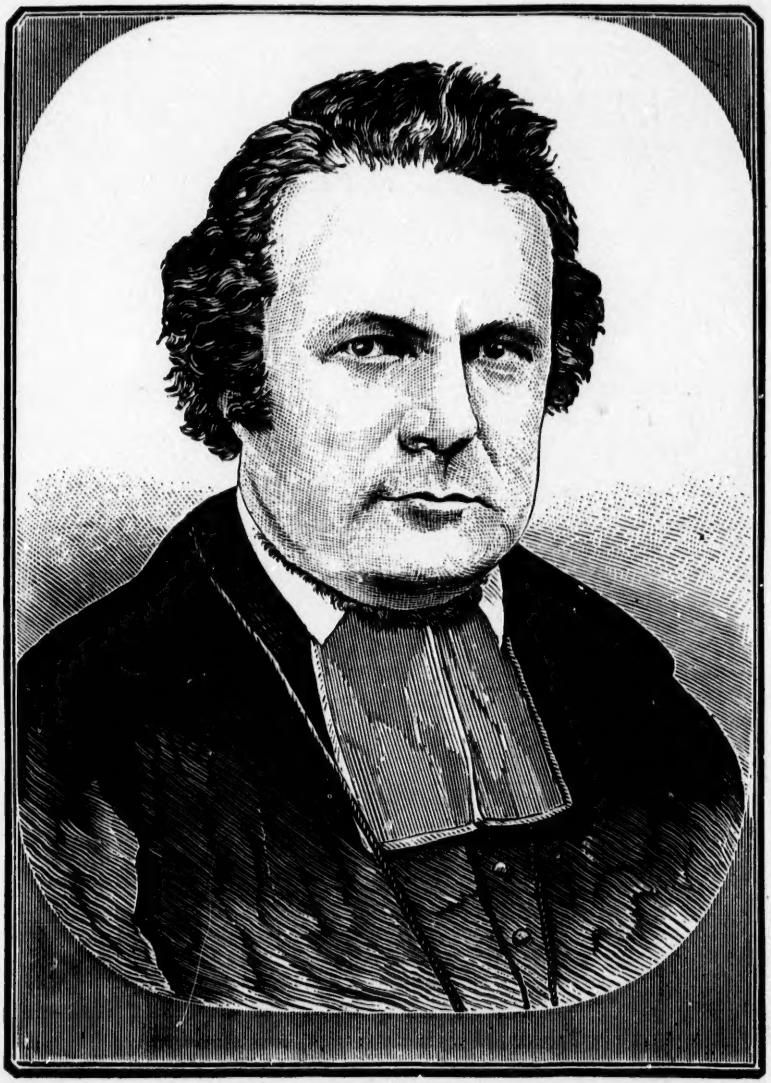
BIBLIOTHÈQUE

RELIGIEUSE ET NATIONALE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL.

1re SÉRIE IN-12



MONSIEUR ISAAC S. DESAULNIERS, Prêtre.

MONSIEUR

ISAAC S. DESAULNIERS

Prêtre, Professeur de Philosophie au Séminaire
de Saint-Hyacinthe

PAR

L. O. DAVID:

DEUXIÈME ÉDITION
REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

MONTRÉAL
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME
1883

1883
(19)

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada en l'année mil huit cent quatre-vingt-trois, par CADIEUX & DEROME, au bureau du Ministre de l'Agriculture à Ottawa.

B2492

MESSIRE I.-S. LESIEUR-DÉSAULNIERS.

Un homme avait rempli l'univers de son nom et de sa science ; il avait été comblé d'honneurs et de distinctions par ses concitoyens. Appelé, un jour, à parler dans une circonstance solennelle, il aperçut, parmi ceux qui l'écoutaient, un vieillard vénérable qu'il reconnut pour son ancien professeur. Obéissant à un noble sentiment de reconnaissance, il laissa un instant le sujet qu'il traitait et dit, d'une voix émue, qu'il était heureux de voir dans son auditoire distingué l'homme savant et modeste qui avait guidé ses

premiers pas dans le chemin de la science, et de déposer à ses pieds les hommages et les honneurs qu'il devait à ses enseignements.

On loue souvent le mérite des hommes qui ont illustré leur pays par l'éclat de leurs talents et de leurs vertus, et on oublie ceux qui ont formé l'intelligence et le cœur de ces hommes remarquables. Ainsi, en parcourant un jardin rempli de fruits et de fleurs dont la vue nous charme, on n'a pas une pensée pour le jardinier dont la main habile a fécondé toutes ces merveilles.

Pourtant, la véritable grandeur n'est pas toujours dans le bruit et l'éclat du monde, dans la pourpre et la soie ; on la trouve souvent dans le silence et la solitude, sous le voile d'une sœur de charité ou dans les humbles fonctions du sacerdoce et de l'enseignement.

Voulant rendre hommage à ceux qui ont tant fait pour le peuple canadien en l'instruisant, je me suis arrêté, par hasard, devant la grande figure de Messire I.-S. Lesieur-Désaulniers, ancien supérieur du collège de Saint-Hyacinthe. Il m'a semblé qu'un homme dont tous les élèves, sans distinction, parlent avec tant d'amour et d'admiration, devait être un homme remarquable. J'ai reconnu, après avoir étudié la vie et les mœurs de ce prêtre éminent, que c'était une grande âme, une intelligence d'élite, une des gloires les plus pures et les plus brillantes de l'éducation en ce pays.

M. Désaulniers naquit à Sainte-Anne d'Yamachiche, le vingt-huit novembre mil huit cent-onze. Il tenait, par son père et sa mère, aux sources les plus fécondes de notre origine ; son père et son grand-père maternel avaient tous deux siégé dans notre parlement.

Charles Lesieur, qui vint en Canada en mil six cent soixante et dix, épousa Françoise de Lafond, fille de Marie Boucher, qui était sœur de Pierre Boucher, gouverneur des Trois-Rivières. Il est le père de tous les Lesieur : les Lesieur-Désaulniers, Lesieur - Duchêne, Lesieur - Coulombe, Lesieur - Lapierre. La famille Désaulniers est alliée aux de Boucherville, de Courval, de Tonnancourt, de Varennes.

L'intelligence et la piété du jeune Désaulniers firent présager, dès son bas âge, sa destinée ; au collège de Nicolet, où il entra pour faire ses études, en mil huit cent vingt-trois, il se distingua par ses vertus et ses talents. Ceux dont le dévouement et le patriotisme avaient fondé cette maison d'éducation, dans le but de former des hommes pour la religion et la patrie, n'eurent garde de négliger un pareil sujet. Des prêtres éminents

comme MM. Leprohon et Ferland devaient être heureux de développer cette jeune plante.

Voici le témoignage porté sur M. Désaulniers par un condisciple : " Il a toujours été sage ; je ne me rappelle pas qu'il ait été puni une seule fois pendant tout le cours de ses études ; les élèves, petits et grands, aimaient et recherchaient sa compagnie, à cause de son franc rire, de son caractère toujours gai et aimable ; à mon souvenir, il n'a jamais eu la moindre difficulté avec qui que ce soit. Je l'ai toujours regardé comme un confrère de bon exemple sous tous les rapports."

C'est dans ses dernières classes qu'il donna surtout l'idée de ce qu'il serait plus tard. Son intelligence s'épanouit aux premières lueurs de la philosophie et se livra avec ardeur à l'étude de cette science. La leçon ordinaire ne suffisait pas à son

besoin de savoir, à son esprit curieux et indépendant ; il cherchait sans cesse de nouveaux horizons et prenait plaisir à s'aventurer seul dans le dédale des théories les plus abstraites.

Un exemple fera voir combien il aimait la discussion, la controverse.

Il avait un frère, doué comme lui de talents remarquables, et qui fut l'une des gloires du collège de Nicolet.

Un soir, vers le soleil couchant, Mme Désaulniers, regardant par une fenêtre de la maison qui donnait sur la rivière, aperçut vaguement à travers le feuillage deux formes humaines qui s'agitaient, et crut entendre des voix qui se parlaient avec vivacité.

—Va donc voir ce que c'est, dit-elle à son mari.

M. Désaulniers partit et reconnut ses deux fils, qui, armés chacun d'un bâton, traçaient sur le sable du rivage des figures géométriques et se démenaient furieusement pour trouver la preuve de la thèse qu'ils soutenaient l'un contre l'autre.

M. Isaac Désaulniers étant venu de Saint-Hyacinthe faire visite à son frère qui enseignait la philosophie à Nicolet, ils s'étaient entendus pour aller ensemble passer une journée dans leur famille.

Ils venaient de traverser la rivière et de tirer leur canot sur la grève, lorsque l'un d'eux se mit à tracer sur le sable un problème qui le préoccupait. L'autre ayant eu le malheur de dire en le regardant faire que *ce n'était pas cela*, une discussion s'était engagée. Lorsque leur mère les aperçut, ils discutaient depuis le midi.

Pendant que le jeune Désaulniers grandissait à l'ombre de ce toit béni élevé par

Mgr Plessis, une autre maison d'éducation s'enracinait dans le sol canadien et fécondait toute cette partie du pays qu'on appelle aujourd'hui le district de Saint-Hyacinthe. Fille, ou rejeton si l'on veut, de l'autre, elle se montrait digne de son origine et de sa mère. C'étaient, pour me servir de comparaisons plus justes, peut-être, deux rameaux greffés sur le même arbre, l'arbre du dévouement religieux et national, ou bien deux sœurs nourries du même lait, des mêmes pensées, des mêmes sentiments. La maison de Nicolet fournit àcelle de Saint-Hyacinthe ses premiers professeurs et directeurs. M. Désaulniers fut le dernier, mais non pas le moins précieux don qu'elle lui fit. Celle-ci était devenue capable de se suffire à elle-même ; elle n'avait plus besoin du courant qui l'avait alimentée jusqu'à ce jour ; elle pouvait se passer des lumières qui lui venaient de Nicolet, après en avoir détaché un des rayons les plus brillants.

M. Désaulniers venait de terminer ses études ; il avait dix-sept ans, et, malgré sa jeunesse, on l'avait choisi pour aller enseigner la philosophie au collège de Saint-Hyacinthe. Professeur de philosophie à l'âge de dix-sept ans ! C'était bien jeune, et c'est un exemple qu'il ne faudrait pas suivre souvent, car on ne rencontre pas tous les jours des Désaulniers.

Il ne tarda pas à justifier la confiance qu'on avait mise en lui, et à prendre sur ses élèves cet empire qu'il a exercé sur eux pendant quarante ans. Il donna immédiatement la mesure de son intelligence et de son cœur. Comprenant la responsabilité que lui imposaient la confiance de ses supérieurs et l'espérance de ses élèves, il se livra tout entier à l'étude des sciences sublimes qu'il était chargé d'enseigner, et ne négligea rien pour se mettre à la hauteur de sa noble vocation. Chimie, physique, philosophie et théo-

logie, il mena tout cela de front avec un égal succès. Quel noble et vaste champ aussi ouvert aux conquêtes du génie de l'homme ! Quelles jouissances pour un esprit avide de lumière et de vérité ! Chercher la raison, la nature et la fin de tout ce qui nous entoure, du brin d'herbe qu'on foule aux pieds comme de l'astre suspendu au-dessus de nos têtes ; connaître Dieu, l'âme et la matière ; pénétrer, en un mot, les mystères de l'ordre intellectuel, moral et physique, qui nous enveloppent de toutes parts comme d'un triple voile ! Est-il un plus admirable sujet de préoccupation et d'étude !

Pour satisfaire son immense désir de savoir et se rendre plus capable de remplir les fonctions auxquelles il avait consacré son existence, M. Désaulniers alla, en mil huit cent trente-trois, au collège des jésuites de Georgetown, d'où il revint à Saint-Hyacinthe, mûri et fortifié

par l'étude, la réflexion et les leçons des professeurs les plus distingués. De mil huit cent trente-quatre à mil huit cent trente-huit, il fut chargé d'enseigner les mathématiques, la physique et la langue grecque. Les études que nécessitait un enseignement si sérieux ne l'empêchèrent pas de faire son cours de théologie avec beaucoup de succès.

Il fut ordonné prêtre, le trente juillet mil huit cent trente-sept, par Mgr Bourget, qui venait d'être sacré évêque, le vingt-cinq du même mois.

En mil huit cent quarante-sept, il parcourait le diocèse de Montréal et allait de porte en porte mendier des secours pour le progrès et l'extension de la maison à laquelle il avait consacré ses talents et son avenir. Un grand nombre de prêtres et de citoyens s'empressèrent de répondre à son appel, et bientôt il eut le bonheur de

contempler ce beau collège de Saint-Hyacinthe, digne, par la grandeur de son architecture et de ses proportions, de la pensée de ses fondateurs.

En mil huit cent cinquante-deux, il entreprenait un voyage aussi cher à son esprit qu'à sa foi. Visiter l'Europe, étudier sa civilisation, ses capitales, ses monuments et ses universités ; parcourir cette terre d'Asie dont la poussière porte l'empreinte de Dieu ! Combien de fois il avait soupiré, comme tous les grands hommes, après ce bonheur !

Il eut ce bonheur, grâce à la générosité et à l'esprit éclairé de Mme Masson, qui le choisit pour accompagner son fils qu'elle envoyait dans ces contrées lointaines parfaire son éducation. M. Désaulniers visita l'Europe, l'Asie et une partie de l'Afrique ; il voyagea en philosophe et en prêtre, cherchant avec avidité tout ce

qui pouvait satisfaire son intelligence et ses sentiments. Rien n'échappa à ses investigations et à son désir d'apprendre ; il aurait cherché à ébranler les pyramides, s'il eût pensé qu'elles recélaient quelque vérité.

Il revint après deux ans, chargé de souvenirs, de connaissances et d'impressions qui augmentèrent l'éclat et l'efficacité de son enseignement et le charme de ses conversations. Le nouveau collège, fruit en grande partie de ses efforts et de son dévouement, avait été ouvert pendant son absence, et il en avait été nommé supérieur aux acclamations de tous les professeurs, élèves et amis du collège. Ce fut un beau jour que celui où il franchit le seuil de cette maison qu'il aimait tant et dont il était la gloire et l'ornement ; ses anciens élèves en parlent encore avec émotion.

Quelques mois après son retour, l'évêque

de Montréal le chargeait d'une pénible et délicate mission.

Aux Illinois vivait un prêtre dont le souvenir était dans tous les cœurs canadiens et le portrait dans toutes les maisons du Bas-Canada. Ce prêtre, on l'avait vu parcourir, la croix à la main, nos campagnes et nos villes, et partout des milliers d'hommes, fascinés par son éloquence, s'étaient prosternés au pied des autels et enrôlés sous la bannière de la tempérance. Soudain, une nouvelle étrange, incroyable, éclata au sein de la population canadienne : " Le Père Chiniquy avait été interdit et même excommunié par son évêque, et au lieu de se soumettre, s'était jeté dans le schisme et l'hérésie, entraînant à sa suite un grand nombre de ses compatriotes." On refusa de croire à un pareil malheur, on cria à la calomnie, à l'imposture, et pourtant c'était vrai, trop vrai. Une espérance restait à la religion et à la patrie

affligées. M. Désaulniers, ancien condisciple de ce prêtre malheureux, partait dans le but de le ramener dans le sein de cette Eglise catholique à laquelle il avait fait tant de bien, ou du moins d'ouvrir les yeux à ceux qui le suivaient. Mais hélas! l'apôtre de la Tempérance, le prêtre canadien dont la parole éloquente avait si profondément remué les cœurs, n'était plus qu'un apostat, une ruine hantée par un spectre. M. Désaulniers consacra alors toute sa science, son énergie et son éloquence à le combattre et à détacher de sa cause ceux qu'il avait trompés. S'il ne réussit pas à ramener dans le bercail toutes les brebis égarées, il en sauva du moins un bon nombre.

Il rentra alors dans son collège pour ne plus en sortir. Il enseigna, pendant quelques années, la théologie, la chimie, et reprit, en mil huit cent soixante, sa chaire de philosophie qu'il garda jusqu'à

sa mort. Ainsi, l'état de service de M. Désaulniers au collège de Saint-Hyacinthe comprend trente-six ou trente-sept années de professorat, trente-sept années de dévouement et de sacrifices pour le succès et la gloire de cette maison d'éducation. Mathématiques, chimie, physique, histoire naturelle, astronomie, théologie, il a tout enseigné avec un talent et un succès qui dénotaient que dans sa vaste tête il y avait place pour toutes les sciences, que rien n'était à l'épreuve de son courage et de sa pénétration d'esprit.

Mais c'est comme professeur de philosophie, surtout, qu'il a jeté tant d'éclat sur son enseignement et sur le collège de Saint-Hyacinthe. Nous avons dit qu'il avait manifesté, vers la fin de ses études collégiales, un goût et un talent tout particuliers pour cette science.

C'était l'époque où Lamennais remuait

le monde par les accents magiques d'une voix qui rappelait les grands docteurs du christianisme. La jeunesse surtout prêtait l'oreille à cette voix mélodieuse, à ces éloquentes philippiques en faveur du catholicisme.

M. Désaulniers ne put échapper à l'entraînement universel et se sentit épris des théories brillantes dont les conséquences erronées n'apparaissaient pas encore clairement.

Un jour, ayant à subir un examen sur les fondements de la certitude, il commença à réciter suivant les doctrines exposées dans les cahiers de la classe, puis il ajouta : " Sed secundum Dominum de Lamennais hoc est falsum : mais suivant Monsieur de Lamennais cela est faux." Et bravement, il entama la discussion avec ses examinateurs, parmi lesquels se trouvait M. Raimbault. Celui-ci, plus

charmé que mécontent de trouver une si grande énergie de pensée chez un enfant de quinze ans, se contenta de lui dire, en terminant la discussion, qu'il ne tarderait pas à voir le néant de ce système.

En effet, trois ans après, durant son séjour à Georgetown, M. Désaulniers renonçait à des idées qui pendant quelque temps séduisirent beaucoup de grands esprits.

Emporté par son imagination au-delà des limites que la foi trace aux esprits les plus superbes, Lamennais avait fait d'un élément de vérité une erreur ; il avait osé prendre la place de l'Eglise, en fixant lui-même les sources de la certitude.

La chute de Lamennais fit voir davantage à M. Désaulniers combien l'erreur est facile en philosophie, et combien les théories les plus brillantes et les plus

logiques en apparence sont près des abîmes. Il n'en devint que plus prudent et plus ardent à poursuivre la vérité à travers tous ces systèmes anciens et modernes établis par les plus grands génies. Le doute répugnait à cet esprit droit et profond, à cette âme franche et naïve ; il lui fallait la vérité, la vérité dans toute sa splendeur, afin qu'il pût la faire jaillir aux yeux de ses élèves.

Mais après quinze ans d'études et de méditation, il déclarait qu'aucun système ne lui offrait la plénitude de ce qu'il cherchait. Un jour pourtant, il se déclara satisfait et content ; il avait trouvé dans S. Thomas d'Aquin la solution de tous les problèmes qui le préoccupaient et le triomphe sur les doutes qui l'affligeaient. Il avait compris plus que jamais, en étudiant la théologie et la philosophie de ce grand docteur de l'Eglise, la nécessité de l'union étroite de ces deux sciences incom-

parables et l'impuissance de la raison émancipée du joug de la foi.

Il s'abreuva avec délices aux eaux limpides de cette source profonde au fond de laquelle les vérités les plus controversées lui apparaissaient comme des diamants, et il sortit de ce bain, radieux et transformé, avec un désir immense de dire ce qu'il avait vu.

Porté, en quelque sorte, sur les ailes de celui qu'on appelle " l'Ange de l'école," il s'éleva dans les régions les plus pures et les plus éclairées du monde intellectuel.

On raconte la joie des hommes de génie trouvant, après quarante ou cinquante années de misère et de travail, le secret qu'ils cherchaient. M. Désaulniers éprouva autant de bonheur, lorsqu'il put enfin explorer sans crainte et sans danger cette mer semée d'écueils qu'on appelle la phi-

losophie, lorsqu'il put remonter ce fleuve immense qui arrose le monde, jusqu'aux sources où il se forme par l'union de la raison avec la révélation.

Avec quel plaisir il se remit à l'enseignement de la philosophie qu'il avait abandonné quelque temps ! Avec quel enthousiasme il communiqua à ses élèves le résultat de ses travaux et de ses recherches, et déversa dans leur esprit les flots de lumière qui inondaient son âme ! C'est ici surtout qu'il faut contempler et admirer l'éminent professeur de philosophie.

Voyez cette belle et large tête ; cette grande et noble figure aux traits hardis et fiers ; ce regard vif et profond qui semble aider la parole à porter la lumière et la conviction dans les âmes ; cette physionomie toute rayonnante d'intelligence, de candeur et de franchise ; cette forte et imposante stature ; écoutez cette

voix mâle et sonore, cet accent convaincu et entraînant, ces réponses et réparties brusques et promptes comme des boulets, ironiques et mordantes quelquefois, mais toujours aimables ; voyez encore ce laisser-aller, cette façon originale d'agir et de parler un peu démocratique et familière, cavalière même, si l'on veut ; mettez enfin un cœur de mère dans cette poitrine d'homme, et l'on aura le portrait de M. Désaulniers au milieu de ses élèves, en même temps que la raison du culte d'amour et d'admiration qu'ils lui portaient.

Les élèves n'arrivaient pas en classe avec ce dégoût ou cette crainte qu'on remarque trop souvent, et qui malheureusement déforment les caractères et les intelligences ; ils y allaient joyeux et contents, heureux de rencontrer leur professeur bien-aimé, de l'entendre parler, de boire à ce vase d'où la science débordait

à pleins bords. Aussi, quels efforts il faisait pour leur rendre l'étude aimable et agréable, pour leur faire apprécier les charmes de la philosophie par la chaleur de sa parole, la clarté de ses explications ; pour leur communiquer l'enthousiasme qu'il éprouvait lui-même pour la science ! Lorsque, par une interpellation habile faite quelquefois par un élève *qui ne savait pas sa leçon*, on faisait tomber la discussion sur une des belles questions qui préoccupaient constamment sa pensée, quel silence ! quelle attention respectueuse ! Lorsque la cloche sonnait pour la récréation, on était presque mécontent. Et ce n'était pas seulement de philosophie qu'il parlait dans ce temps-là ; mais comme tout s'enchaînait et se soutenait dans sa vaste intelligence, il parlait de droit, de médecine, de commerce et de politique.

Quel trésor pour une maison d'éducation !

Faire des hommes ! c'était son mot et son objet. Aussi, il conduisait ses élèves comme des hommes, par la raison, par la persuasion, l'amour-propre bien entendu et le respect de soi-même ; et en effet, avouons-le, lorsqu'ils sortaient du collège, la plupart étaient plus avancés, *plus hommes*, que d'autres le sont à vingt-cinq ou trente ans.

A ceux qui lui reprochaient de ne pas écrire, de ne pas faire des livres, il répondait par ces belles paroles : " C'est vrai, je n'écris pas, mais j'espère avoir laissé dans l'esprit et le cœur de mes élèves ce que je pensais, ce que je sentais. Mes élèves seront mes livres." Cette réponse rappelle le mot fameux de cette fière Romaine qui disait, enmontrant ses trois fils : " Voici mes bijoux."

Il avait quelquefois une manière pittoresque et emphatique de dire certaines

choses, de proclamer certaines vérités. Il disait, un jour, en parlant du progrès : " Le progrès ! c'est une belle et grande chose ; mais on en a tant abusé, qu'en religion on en a fait une hérésie, et en politique une bêtise."

Un jour qu'il discutait savamment sur la matière, un élève voulant lui faire une objection, frappa le mur avec son poing, et s'écria que, malgré toute sa science, M. Désaulniers ne lui ferait pas croire qu'il ne voyait pas et ne touchait pas en ce moment de la matière. " Ah ! tu vois la matière, toi, tu touches la matière ! Eh ! bien, tu es plus fin que moi ! Il y a quarante ans que je veux en voir et en toucher, et je n'ai pas encore réussi."

Inutile de répéter ses explications, mon but n'étant que de peindre M. Désaulniers dans ses rapports avec ses élèves.

Ses élèves ! on aurait dit que chacun d'eux était une partie de lui-même ; leur progrès et leur bonheur, c'était toute son ambition. Il aurait voulu les pénétrer de sa foi et de sa science, leur apprendre tout ce qu'il savait lui-même, les mettre en état de briller dans le monde ou dans le sacerdoce par leurs connaissances comme par leurs vertus, par leurs manières et leur esprit ; enfin, il allait jusqu'à leur dire comment faire un bouquet.

Fidèle à son système d'en faire des hommes, il leur demandait moins les signes extérieurs, qui passent, que les principes, qui restent.

Pour les habituer à penser et à se conduire par eux-mêmes, il avait fait de la classe de philosophie au collège de Saint-Hyacinthe une espèce d'institution, un état dans l'Etat : c'est par elle qu'il prétendait conduire la communauté, et il

s'appliquait à lui faire comprendre son rôle et son influence. Punir un *philosophe !* jamais ! Quel magnifique système ! Si les élèves de ce prêtre distingué, de ce professeur incomparable, ne sont pas ce qu'il a voulu les faire... des hommes ! ce n'est pas sa faute.

Disons, pour finir ce tableau, qu'après avoir enseigné les choses les plus sérieuses, après avoir discuté les questions philosophiques de la plus haute portée, il passait ses récréations avec les écoliers, jouant avec les petits comme les grands, aux *cartes*, aux *dames* et aux *échecs*, aussi enjoué, aussi bruyant qu'eux.

J'ai dit qu'il n'écrivait pas ; cependant, ce qu'il n'a pas voulu faire pour le public, il l'a fait pour le collège de Saint-Hyacinthe. Il a laissé une belle traduction d'une grande partie de la *Somme philosophique* de saint Thomas, des cahiers de notes

et d'analyses sur toute espèce de choses, et un *Traité des obligations* qui dénote une connaissance approfondie de notre droit coutumier et de nos statuts. Car, il faut dire que, non content d'enseigner la physique, les mathématiques, l'astronomie, la chimie et la philosophie, il avait établi une chaire de droit à l'usage des élèves de philosophie, et plusieurs disent que son cours en valait bien d'autres. Il enseignait cela comme tout le reste ; ce qui lui entrait dans la tête en sortait lumineux, brillant comme des rayons de soleil, on aurait dit que chaque science y avait sa case ou son compartiment.

En mil huit cent soixante-sept, il publia, dans le *Courrier de Saint-Hyacinthe*, des articles remarquables sur " le progrès."

Aussi savant en loi ecclésiastique qu'en loi civile, il était l'avocat et l'oracle des curés du diocèse ; on le consultait de tous côtés.

Saint Alphonse de Liguori était son homme pour la théologie morale, comme saint Thomas l'était pour la théologie dogmatique et la philosophie. On l'a entendu dire plus d'une fois que saint Alphonse de Liguori serait un jour déclaré Docteur de l'Eglise.

J'ai parlé de sa foi. Il croyait avec la naïveté de l'enfant et l'énergie du philosophe qui a trouvé la vérité. " Je crois, disait-il souvent, mais je serais bien malheureux si je ne pouvais m'expliquer ma foi."

Cet homme à la figure si énergique, à la tête si forte, aux allures presque militaires, était, comme on sait, doué de la plus grande sensibilité. Une belle page sur l'Eglise, sur le pape, faisait pleurer ces yeux si fiers, si indépendants en apparence. Cette sensibilité qu'il cherchait à dissimuler lui jouait de mauvais tours. Quel-

quefois, pendant la récréation, ses élèves s'approchaient de lui et lui présentant un journal, lui disaient : " Lisez-nous donc cela, Monsieur Désaulniers, il paraît que c'est bien beau." Le bon professeur se mettait à lire de sa voix la plus mâle, de son accent le plus convaincu ; mais bientôt son ton baissait, sa voix s'enrhumait, ses yeux s'embrouillaient, il était arrivé à un passage où il était question du pape. Il se hâtait de s'en aller en donnant pour prétexte que sa digestion le fatiguait.

L'infaillibilité était pour lui un dogme avant même que le concile en eût fait un article de foi ; il avait exprimé l'opinion qu'un célèbre et d'ailleurs bon traité de théologie devrait être banni de nos écoles, parce que cette vérité n'y était pas suffisamment affirmée.

Ses dernières paroles en public furent pour cette Eglise et ce pape qu'il aimait tant.

La population de Saint-Hyacinthe, réunie dans la cathédrale, disait adieu à quelques-uns de ses enfants qui partaient pour s'enrôler sous l'étendard du souverain Pontife. M. Désaulniers avait été chargé de faire le discours de circonstance.

M. Oscar Dunn, alors rédacteur du *Courrier de Saint-Hyacinthe*, eut la bonne pensée de recueillir les paroles éloquentes qui tombèrent de sa bouche ce jour-là ; nous les reproduisons plus loin.

Lorsque M. Dunn eut écrit le discours de M. Désaulniers, il alla le lui lire afin de s'assurer si c'était bien cela. Il n'en avait pas lu la moitié que le savant professeur de philosophie avait les joues baignées de larmes.

Un autre trait achèvera de faire comprendre ce qu'il y avait de foi et de dévouement dans l'âme de ce prêtre. Il avait une passion, la plus canadienne et

certainement la plus innocente des passions, il aimait la pipe.

Un jour, un élève étant tombé malade, il promit de renoncer à cette agréable distraction, si le jeune malade recouvrait la santé. L'élève ayant guéri, M. Désaulniers tint sa promesse jusqu'à son dernier jour.

Une singulière particularité !

M. Désaulniers dont les yeux paraissaient si bons, ne voyait pas le rouge. Est-ce pour cela qu'il l'aimait si peu en politique ?

Il avait un grand respect pour l'autorité civile, et ses relations amicales avec les premiers hommes du pays furent d'une grande utilité au collège de Saint-Hyacinthe.

Son patriotisme était à la hauteur de

ses autres sentiments. Du patriotisme ! Un homme si bien fait pouvait-il ne pas en avoir ? La vie de celui qui consacre une si grande intelligence et un si noble cœur à l'éducation de la jeunesse n'est-elle pas un acte continuel de patriotisme ? Si les hommes n'apprécient pas suffisamment ces dévouements obscurs mais sublimes, quelle couronne Dieu doit leur réserver !

La réputation de M. Désaulniers n'avait pas tardé à franchir les murs du collège où il avait concentré son existence.

Vers les années mil huit cent quarante-neuf et mil huit cent cinquante, il faisait, à l'Institut-Canadien de Montréal, des lectures qui eurent du retentissement.

Il n'y a pas bien longtemps encore, il nous était donné de goûter à son enseignement philosophique. C'était au Cabinet de lecture paroissial ; il avait pris pour

sujet de son discours : *l'Etre.* C'était un thème aride et peu attrayant ; et cependant l'auditoire était ravi. Quelle science ! Quelle lucidité d'intelligence ! Quelle clarté dans l'expression !

Quelqu'un qui avait assisté aux leçons des plus grands savants de l'Europe disait qu'il avait rencontré des hommes aussi instruits que M. Désaulniers, mais que jamais il n'avait entendu un enseignement plus clair et plus éloquent que le sien.

Dans une lecture qu'il fit, à peu près dans le même temps, devant l'Ecole de médecine, il étonna tout le monde par la science et la largeur de vues avec lesquelles il parla de l'organisation physique et intellectuelle de l'homme.

On dit que les étudiants en médecine, gens assez peu sensibles, on le sait, furent vivement impressionnés par cette parole

admirable et qu'ils en gardent encore le souvenir salutaire.

Ajoutons que Montréal eut aussi le plaisir de l'entendre parler du haut de la chaire de Notre-Dame, dans deux circonssances solennelles : une fois, c'était la fête de la Saint-Jean-Baptiste ; et l'autre fois, lors de la grande cérémonie funèbre qui eut lieu en l'honneur des héros de Castelfidardo.

Sa prédication était aussi vivement goûtée dans les campagnes ; lorsqu'on voyait M. Désaulniers monter dans la chaire, c'était un heureux événement.

Mais M. Désaulniers avait plutôt l'éloquence de la philosophie que celle du sentiment et de l'imagination ; il aimait mieux discuter que prêcher ; l'habitude de l'improvisation et des allures dégagées de l'enseignement nuisait à la prépara-

tion de ses discours ou sermons. Esprit philosophique avant tout, il s'occupait peu de tirer parti des lieux communs et des ressources oratoires nécessaires en certains cas. Marcher dans les sentiers battus, dans les chemins connus, ne suffisait pas à son courage et à son esprit ; il aimait à élargir le chemin, à ouvrir des horizons nouveaux ; s'il rencontrait une montagne, il n'en faisait pas le tour, il passait au travers ; on le suivait au sillon lumineux qu'il laissait derrière lui. Habitué à parler à jets continus, à laisser sa pensée courir bride abattue, dans un monde sans limites, il s'impatientait, lorsqu'il lui fallait mesurer ses paroles et gêner ses mouvements. On aurait dit un coursier sauvage incapable de supporter le frein, un torrent dont on veut arrêter les eaux puissantes.

De pareils hommes ne devraient pas mourir, du moins pas dans la vigueur de

l'âge, au cœur de la moisson, lorsque le monde recueille abondamment les fruits de leurs travaux. Malheureusement, ce sont presque toujours ceux-là qui s'occupent le moins de prolonger leur vie.

Pour montrer à leur bien-aimé professeur combien ils s'intéressaient à sa précieuse existence et pour lui permettre de conserver ses forces par un exercice salutaire,les anciens élèves du collège de Saint-Hyacinthe lui offraient, au mois de septembre mil huit cent soixante-quatre, un magnifique billard. M. Désaulniers fut sensible à ce témoignage d'estime et de reconnaissance si plein de délicatesse et d'opportunité.

C'est près de ce billard, qui lui rappelait de si doux souvenirs, que le trente avril mil huit cent soixante-sept, l'ange de la mort l'avertit de sa fin prochaine en le frappant du bout de son aile. Il se

hâta de profiter du temps qui lui restait à vivre pour couronner dignement sa vie en assurant l'avenir du collège de Saint-Hyacinthe.

Il fit bien de se hâter, car, le cinq avril de l'année suivante, l'ange revenait chercher sa belle âme pour la porter devant Dieu.

Un concert unanime de regrets et d'éloges s'éleva de toutes les parties du pays. Qu'il était touchant de voir la douleur de tous ceux qui avaient eu le bonheur de le connaître et de recevoir ses enseignements ! L'illustre défunt avait dit que ses élèves seraient ses livres ; il aurait pu ajouter qu'il aurait dans leur souvenir un monument plus glorieux et plus durable que la pierre qui couvre sa tombe.

DISCOURS DE M. DÉSAULNIERS

A l'occasion du départ des Zouaves de Saint-Hyacinthe pour Rome.

Surrexit Judas, qui vocabatur
Machabæus, filius ejus, pro eo.

L'aspect général du royaume de l'Eglise dans le temps présent, nous fournit, mes Frères, un grand enseignement. Aujourd'hui plus que jamais peut-être, il nous est donné de comprendre la mission de l'Eglise sur la terre, mission de luttes, de combats continuels de la vérité contre l'erreur, du bien contre le mal. Jésus-Christ, en venant sur la terre, venait pour combattre ; sa vie a été une longue lutte contre l'erreur du paganisme et contre les persécutions, et lorsque montant aux

cieux il promit à son Eglise qu'il serait avec elle jusqu'à la consommation des siècles, il lui dévoilait par là même la condition de son existence parmi les hommes : toujours résister au mal, toujours subir les attaques des ennemis de Dieu et toujours repousser ces attaques jusqu'au jour de la *lumière éternelle*, de la *récompense des élus*, où Dieu, rappelant à lui les bons soldats, leur ouvrira le ciel et fera de l'Eglise *militante* l'Eglise *triomphante* dans l'impérissable gloire de Jéhovah.

Combattre, c'est toute la vie de l'homme sur la terre, *militia vita hominis super terram*. Ce combat, commencé avec Lucifer, ne finira qu'avec la dernière bataille livrée contre l'Antechrist. Il y a deux camps, il faut passer dans l'un ou dans l'autre. Pour nous, enfants de l'Eglise, ces combats font notre bonheur et notre gloire,

car ils préparent et assurent notre avenir au-delà du tombeau.

La circonstance qui nous réunit est un exemple de ces luttes. Quoique éloignés de Rome, le centre de la catholicité et pour cela même le point de mire de la fureur des impies, nous avons entendu les gémissements du père des fidèles, et c'est l'honneur de notre pays de fournir aujourd'hui des défenseurs à la plus noble et à la plus sainte des causes, à la cause de l'ordre, à la cause de Dieu même. A ces jeunes gens qui nous disent adieu au moment de partir pour s'armer du glaive du Seigneur, et à vous tous, mes Frères, je veux dire ce qu'est le Royaume de Dieu et ce qui doit fortifier ceux qui le défendent.

L'Eglise est un royaume, *regnum cælorum* ; ses frontières doivent s'étendre jusqu'aux dernières limites des terres habi-

tées ; ses lois doivent pénétrer dans les palais des rois comme dans la chaumière du pauvre. Rome est sa capitale, le Pape est son souverain. L'établissement de ce royaume est le moyen que Dieu a pris pour assurer le salut des hommes ; l'Eglise n'a pas d'autre destinée que celle de préparer notre gloire éternelle.

Or, il importe que ce royaume ne périsse point. Pour l'établir le Verbe de Dieu s'est fait chair et Jésus-Christ a subi les souffrances de la croix ; c'est assez dire que son existence est la condition même du bonheur de l'humanité tout entière.

Si donc ce royaume est attaqué, le devoir des catholiques est de voler à son secours, de s'armer pour la défense des droits sacrés qui forment la base de sa constitution divine. En lui promettant une durée dont le terme sera la consom-

mation des siècles, Dieu s'est mis en cause, pour ainsi dire. Quelle gloire pour nous de travailler suivant nos faibles forces pour que la parole de Dieu ne reçoive point de démenti ! Quelle gloire, ai-je dit ; mais n'est-ce pas aussi une obligation sacrée ? Ne sommes-nous pas obligés de défendre l'Eglise qui nous donne le bonheur dans l'éternité ? Combattre pour l'Eglise, c'est soutenir Dieu : quelle gloriole humaine peut être comparée à cette suprême gloire ! Et soutenir un Dieu mort pour nous, quelle obligation plus douce et en même temps plus méritoire !

L'Eglise, c'est le moyen de parvenir au ciel ; défendre l'Eglise c'est travailler à la conservation de ce moyen, et comme le salut est la dernière fin de l'homme, il faut dire que défendre l'Eglise est la plus belle mission qui puisse échoir à l'homme.

Ce n'est donc pas avec un sentiment de

tristesse que nous devons assister à la solennité d'aujourd'hui. Réjouissons-nous plutôt dans le Seigneur de ce qu'il est donné à notre bien-aimée patrie de fournir des hommes à l'armée du Christ. Je le sais, je le comprends, ceux à qui nous disons adieu en ce moment font un immense sacrifice en quittant leur pays ; ils courent le risque de compromettre ce que nous appelons leur avenir, leur succès temporel : ils abandonnent leur famille, leur patrie, et, mes Frères, le cœur de l'homme s'attache à la patrie comme il s'attache à sa mère. Mais ils ont le courage de ce sacrifice. Ils abandonnent leur mère selon la chair pour voler au secours de leur mère spirituelle l'Eglise ; ils se séparent de leur père en ce monde pour aller défendre la cause de Dieu, leur père au ciel ; ils laissent le Canada, leur patrie, pour aller combattre sous les drapeaux de l'Eglise, qui est aussi leur patrie, et qui leur prépare un séjour meil-

leur. Hommage à eux ! ils sont les *bras du Seigneur*, ils ont cette force qui a vaincu le monde.

Je sais encore qu'ils causent des sacrifices autour d'eux. Leurs pères comptaient sur eux. Mais j'admire encore la noble idée qui inspire les pères de ces jeunes gens. Ils aiment l'Eglise et lui donnent leurs fils pour la défendre ; de même Dieu a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils pour le sauver.

Les mères de ces jeunes gens souffrent aujourd'hui dans leur allégresse religieuse. Elles ont le courage, la force ; mais leur cœur de mère ne peut pas ne pas s'alarmer à l'dée des dangers que vont courir leurs fils. La vierge Marie au pied de la croix avait cette joie céleste promise au sacrifice, en pensant à la gloire de son divin Fils, mais elle payait son tribut à la nature humaine par d'a-

bondantes larmes : *Stabat mater dolorosa.* Ainsi, mères chrétiennes, vous pleurez au départ de vos fils pour le champ de bataille, mais vos âmes se réjouissent à la pensée de la bonne action que vos enfants ont la généreuse intention d'accomplir. Vous êtes les sœurs de cette noble dame de notre ancienne mère-patrie, qui apprenant que son époux venait d'être tué sur le champ de bataille de Castelfidardo, conduisit son fils aux pieds des autels et l'offrit aussi au Seigneur au milieu de ses larmes de mère.

Remercions la Providence de ce qu'il lui a plu d'inspirer tous ces dévouements. Gardons-nous de la tristesse lorsque nos compatriotes s'élèvent au-dessus du commun des hommes ; dans ces jours où les caractères sont si dégradés, nous devons nous réjouir de pouvoir contempler des âmes fortes et généreuses, et d'être témoins de belles actions. Comme Cana-

diens, réjouissons-nous encore du départ de ces jeunes gens. Ils associent le Canada à la gloire des autres nations. Nous leur devrons de pouvoir dire : Le Canada s'est distingué dans la sainte croisade ; il y a eu du sang canadien de versé dans les plaines d'Italie pour la plus belle des causes : nous avons envoyé au pape des défenseurs, et ils ont vaillamment combattu ; partis avec l'auréole de l'héroïsme, quelques-uns ont reçu sur le champ de l'honneur la couronne du martyre.

A vous, mes jeunes amis, je veux dire adieu au nom de vos concitoyens. Empruntant le langage que tenait Mathatias, chef du peuple de Dieu, à ses fils, je vous dirai : Partez pour le combat, soyez les zélateurs de la loi divine, *estote zelatores legis*. Pensez que vous allez sur les champs de bataille pour Dieu, et j'ajoute : souvenez-vous alors de votre patrie et du nom canadien. Rappelez-vous vos an-

cêtres dans votre pays et vos devanciers dans l'Église ; donnez vos âmes, s'il le faut, pour l'héritage de vos pères, *et date animas vestras pro testamento patrum vestrorum.* C'est la foi qui vous fait soldats, mourez comme des braves et comme des catholiques ; mourez, votre nom vivra toujours, *accipietis gloriam magnam et nomen æternum ;* mourez, vous serez des martyrs, le ciel sera votre récompense, et ce sera là la consolation de vos mères qui vous pleureront. Votre courage honore ce pays, votre sacrifice nous touche. Recevez l'expression de notre reconnaissance ; recevez les remerciements de vos parents qui s'énorgueillissent de votre courage, de vos concitoyens dont vous faites la gloire, de l'Eglise dont vous faites la joie. Soyez préparés aux grands combats ! portez bien votre nom ! Nos sympathies vous accompagnent ; nous vous souhaitons de revenir parmi nous, mais si Dieu voulait qu'il en fût autrement,

nos prières vous accompagneront par delà cette vie. Et s'il m'est permis de mettre ici l'expression d'un sentiment personnel, je dirai : Recevez pour votre courageuse détermination les remerciements de vos professeurs ; si notre enseignement a pu contribuer à vous former pour l'armée pontificale, nous en rendons au Seigneur des actions de grâces. Adieu.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. DÉSAULNIERS, LE 26 MAI 1866, A LA GRANDE RÉUNION DES ÉLÈVES DU COLLÈGE DE NICOLET.

Monseigneur et Messieurs,

Comme on a fait allusion au collège de Saint-Hyacinthe, je crois devoir dire quelques mots. Il y a maintenant trente-sept ans que je demeure à Saint-Hyacinthe, et jamais je n'ai perdu un seul instant le souvenir de Nicolet. Malgré tout le plaisir et tout le bonheur que j'ai goûté à Saint-Hyacinthe, le séminaire de Nicolet a toujours eu néanmoins mes premières affections.

Dans mes premières vacances, après

mon départ de Nicolet, je suis venu revoir ces murs chéris et les amis que j'avais laissés dans cette maison. Dès que je fus près de l'église de ce village, perdant, pour ainsi dire, mon libre arbitre et oubliant un instant la dignité de mon caractère, je me mis à courir à toutes jambes, pour arriver plus promptement à la maison où j'avais puisé les premiers éléments de la science. Jamais la mémoire de Nicolet ne m'a quitté un seul instant. J'ai beaucoup voyagé, j'ai parcouru une grande partie du monde, et j'ai eu l'occasion de contempler bien des monuments, d'admirer bien des beautés. Cependant, dans tous mes voyages, lors même que je voyais se dérouler devant moi toutes les grandeurs antiques de la Grèce ou de Rome, mes souvenirs classiques m'accompagnaient toujours, la pensée de Nicolet se retraçait toujours dans mon esprit.

Pour faire de bonnes études, un habile

professeur et un bon directeur sont essentiels à l'élève. Je les ai eus dans la personne de M. Leprohon et de M. Ferland qui a réflété tant de gloire sur cette maison et sur tout le pays. M. Ferland était tellement aimé de tous ses élèves qu'il semblait les tenir tous dans son cœur et dans sa main ; tous mes compagnons doivent s'en rappeler. Comme chacun a aimé à parler de son temps, je parle, moi aussi, du mien.

Nicolet peut être fier d'avoir produit Saint-Hyacinthe, comme Saint-Hyacinthe est fier d'être sorti de Nicolet. Aussi les membres de la corporation dont je forme partie m'ont chargé spécialement de dire, aux directeurs de cette maison et à tous ses anciens élèves que j'y rencontrerais, qu'ils s'enorgueillissent de leur origine, qu'ils sont fiers de regarder leur maison comme la fille de Nicolet.

Les fondateurs de Saint-Hyacinthe, les

Prince, les Cherrier, les Proulx, viennent tous de Nicolet. Tout à l'heure, M. le grand-vicaire Laflèche nous a dit qu'une branche s'était détachée de l'arbre de Nicolet pour aller s'implanter à sept cents lieues d'ici. Il me permettra de lui dire que cette branche a laissé tomber sur sa route une semence qui a germé et a produit Saint-Hyacinthe. Mgr Taché, qui a succédé à Mgr Provencher, est le fils de Saint-Hyacinthe et en même temps le petit-fils de Nicolet.

L'inscription que nous lisons au fond de cette salle m'a frappé en entrant : *Circumdabo illos quasi coronam mihi.* Ces mots expriment tout ; ils nous disent en termes très éloquents le bien opéré par cette institution. Oui, cette réunion est une couronne que peut revendiquer à juste titre Nicolet. Ce séminaire est aujourd'hui une mère contente de voir ses enfants et fière de leurs succès. Le pays, Messieurs, a les

yeux fixés sur nous en ce moment, il attend avec anxiété la relation de tout ce qui se fait ici.

Messieurs les élèves actuels de cette maison, vous êtes heureux d'être les témoins d'une semblable démonstration. Vous en retirerez sans doute de grands enseignements. Vous voyez ceux qui vous ont précédés dans cette maison, vous voyez en même temps la glorieuse route qu'ils ont parcourue ; cela devra vous encourager à les imiter, à suivre leurs exemples. Les élèves de Nicolet me sont toujours chers. Quand je vais à Montréal, je suis tout aussi heureux de m'informer des élèves de Nicolet que de ceux de Saint-Hyacinthe.

Quand je quittai Nicolet, après avoir terminé mon cours d'études, on me disait que j'oublierais bien vite cette maison d'éducation. Un de mes confrères, entre

autres, qui est ici présent, et qui doit se reconnaître, me disait : " Ah ! vous partez pour Saint-Hyacinthe : une fois rendu là, vous allez sans doute oublier bien vite Nicolet." Eh bien, je puis lui dire aujourd'hui que mes premières affections ne sont pas changées, qu'elles sont encore les mêmes et qu'elles sont pour Nicolet. Je ne crains pas de lui dire que je suis aussi nicolétain que je l'étais en 1829, à mon départ.

EXTRAITS DU JOURNAL DE M. DÉSAULNIERS.

(Pour faire connaître la manière d'écrire de M. Désaulniers, nous avons détaché quelques pages du journal qu'il tint pendant son voyage en Europe. Nous avons surtout remarqué les belles pensées que la Grèce, son sol, son climat, ses monuments et sa poésie lui inspirèrent.)

1852, nov. 27. Après avoir visité les lieux et les édifices principaux de l'île de Malte, nous nous embarquâmes sur l'*Alexandre* en route vers la mer de la Grèce. Toute la journée du 27, le bateau fut balloté par un vent violent qui soufflait du nord-est. Sur le soir le vent tombe, et la lune vient nous promettre une des plus

belles nuits qu'il m'ait été donné de voir. Je vais m'asseoir sur l'arrière du bateau, et je prends plaisir à contempler la scène qui se déroule sous mes regards. Au-dessus de ma tête je vois le ciel plus clair et plus beau que jamais ; quelques nuages blancs et légers en brisent la monotonie. La lune, beaucoup plus brillante sous le ciel de la Grèce que sous celui du Canada, nous montre l'immense étendue de la mer jusqu'à l'horizon, en même temps qu'elle dessine les ombres noires des voiles et des cordages des vaisseaux et nous permet de contempler les courbes que les mâts décrivent mollement dans les airs. Sa clarté efface la plus grande partie des étoiles ; cependant j'aperçois la brillante constellation d'Orion et ses trois Rois, le Cocher et sa Chèvre, l'étoile polaire et les deux Gardes de la Petite Ourse, etc. Là, je rêve et je pense à mes amis du Canada ; je m'adresse à la lune et lui dis : " O bel astre de la nuit, tu ne me parus jamais si

beau ; dans cinq heures, tu éclaireras l'horizon : va te poser sur le toit où je pris naissance à pareil jour, à pareille heure, le 27 novembre 1811.—Fais pénétrer un de tes rayons par la croisée et tu trouveras ma mère : elle est en prière, en prière pour son fils qui voyage loin, bien loin de la terre natale. Dis-lui, pour la remercier des douleurs qu'elle a endurées, qu'elle soit en paix, que tu viens d'éclairer ce fils devenu l'objet de ses inquiétudes. Il est bien, il vogue en sûreté vers la Grèce ; demain, à son lever, il sera sur les côtes du Péloponèse." C'est ainsi que je voulais rêver sur cette mer traversée, sillonnée en tous sens par les hommes de l'antiquité. Comme l'*lexandre* devait se rendre à Constantinople, nous nous embarquâmes sur le *Périclès* qui se dirigeait vers le Pyrée, port d'Athènes, où il jeta l'ancre quelques heures après le coucher du soleil. Le 30 au matin, nous laissions le port pour nous rendre à la ville, par une voie

qui mesure cinq kilomètres de longueur. Tout le long de la route, on aperçoit la colline de l'Acropole d'Athènes, sur laquelle apparaissent encore avec orgueil les ruines de cette antique cité des lettres, des arts et de la philosophie. De chaque côté du chemin, la plaine est terminée par des collines sans arbres, et qui, vues à travers l'atmosphère de l'Attique, présentent une beauté que je puis dire indéfinissable. On ne peut se lasser de porter ses regards sur les flancs de ces collines, qui se dessinent si nettement sur le ciel de la Grèce. Mon cœur est rempli d'une joie bien vive, en pensant que je suis dans l'atmosphère de tant de gloires anciennes, et je comprends l'enthousiasme de M. de Châteaubriand, se trouvant, pour la première fois, à Athènes : je respire l'air qu'ont respiré Socrate, Platon, Aristote ; j'ai dormi au Pyrée ; combien de guerriers fameux ont dormi sur ces mêmes lieux dans des barques de guerre ! Je suis en face du tombeau de Thémistocle

et à côté de la célèbre Salamine ; sur les rives mêmes où l'Orateur d'Athènes allait s'exercer à la déclamation. Je vais fouler le pavé de ces rues parcourues par les Grecs de l'ancien temps, et, plus tard, par les Chrysostôme, les Grégoire de Nazianze, les Basile, les Cyrille ; car c'est ici qu'ils sont venus se former à cette éloquence qui a immortalisé leurs noms.—Le soir de notre arrivée au Pyrée, j'étais content d'entendre les nombreux bateliers qui entouraient notre vaisseau s'appeler entr'eux Thémistocle, Alcibiade et autres noms qui me rappelaient mon enfance classique en même temps que les gloires de l'antique Grèce.

Athènes.—On pense que cette ville fut appelée ainsi du nom du roi Athénée, fils de Cranaüs sous lequel arriva le fameux déluge de Deucalion, roi de Thessalie, an 1500 avant Jésus-Christ. Il y a une université, un séminaire, un gymnase, un

cabinet d'histoire naturelle, et un palais pour le roi. Le maire de la ville s'appelle Dinarque ; il exerce ses fonctions pendant trois ans, tandis que les conseillers municipaux sont élus pour neuf ans.

A Athènes, la couleur des monuments antiques est tout-à-fait remarquable ; du coté du nord tout noircit ; le marbre devient doré comme un épi mûr. Ce qui frappe encore, c'est la justesse, l'harmonie et la simplicité de leurs proportions : on n'y voit pas ordre sur ordre, colonne sur colonne, dôme sur dôme. Le temple de Minerve est un simple parallélogramme allongé, orné d'un péristyle et élevé sur trois degrés qui l'entourent ; il a passé chez les anciens pour un chef-d'œuvre d'architecture.

Le 1er décembre, nous nous mîmes en route pour visiter les lieux et les édifices principaux de la ville ; nous marchons

d'abord dans la rue d'Eole, jusqu'à son extrémité, où est bâti un temple consacré à ce dieu, appelé "Tours des vents." De là nous tournons à droite sur l'Agora ; nous rencontrons en passant l'église latine, dont la grandeur est celle d'une maison ordinaire. Après avoir jeté un coup d'œil sur quelques ruines de peu d'importance, nous prenons la rue de l'Aréopage, et nous gravissons le rocher célèbre où existait l'édifice du tribunal qui a amené devant lui, pour les juger, les deux plus grands philosophes qui ont représenté l'un le paganisme, l'autre le christianisme, Socrate et saint Paul. Socrate est condamné à boire la ciguë ; saint Paul convertit quelques uns de ses juges, entr'autres celui que l'Eglise honore sous le nom de saint Denis l'Aréopagite. On montre encore l'endroit où saint Paul adressa ses prédications aux citoyens d'Athènes assemblés sur le penchant du rocher. Il ne reste plus de l'Aréopage que les escaliers pour gravir le rocher

sur lequel était assis l'édifice : l'escalier du sud, par où montait le peuple venant de l'Agora, contient encore 16 marches taillées dans le roc et assez bien conservées ; l'escalier du nord n'a plus que 10 échelons mutilés.

SPARTE.

Nous éloignant un peu du fleuve pour entrer dans la ville, nous fûmes frappés de l'aspect sombre et majestueux du Taygète, qui borne au sud et à l'ouest l'emplacement de l'ancienne Sparte. L'aspect sévère de ces noires montagnes nous rappelle à l'esprit la sévérité des lois de Lycurgue.

Notre réception à Sparte a été vraiment cordiale : un monsieur grec de la ville est venu nous inviter à prendre logement chez lui ; il parle bien le français. A notre arrivée, il mit à notre disposition son principal salon. Une demoiselle est venue

nous présenter le chibouque, ayant soin de donner au jeune Rodrigue le plus beau calumet. Elle revint ensuite mettre devant nous un cabaret sur lequel on voyait deux verres d'une liqueur excellente, un verre de confitures blanches et deux verres d'eau ; elle revint enfin nous donner la tasse de café. Le monsieur vint alors fumer le chibouque avec moi : avant de nous laisser il prit mon chibouque, l'emplit de nouveau tabac, l'alluma, tira quelques touches, et me le présenta en mettant la main sur son cœur : c'est la plus grande politesse que nous reçûmes dans notre excursion.

Nous sommes entrés aujourd'hui dans un climat différent ; les montagnes arides ont disparu ; ici, c'est la verdure, et les montagnes sont couvertes d'arbres de hautes futaies ; elles nous font voir la fertilité de la Laconie et de l'Arcadie.

En entrant dans la ville, je jetais les

yeux sur le panorama qui l'entoure, et je me disais qu'autrefois Léonidas, laissant ces lieux, les contemplait pour la dernière fois, allant mourir au terrible défilé que je venais de visiter. Ils n'y sont plus les braves Spartiates ; des champs de mûriers remplacent leurs demeures et tout est silencieux et mort. Il y a cependant un village de 200 maisons sur une des collines de Sparte, et c'est dans ce village que nous couchons ce soir.

Les maisons sont mieux bâties qu'ailleurs ; du moins elles ont une apparence bien supérieure. La population actuelle peut être de 2,000 habitants. Ce soir, le maître de notre maison a soupé avec nous ; il nous a fait de la musique et du chant pendant la soirée.

24 décembre.—Après avoir pris notre déjeuner en compagnie de notre hôte, nous reçumes la visite d'un juge de pre-

mière instance, qui désirait faire notre connaissance. Les juges n'ont pas de code civil à suivre en Grèce ; il s'appuient sur la loi romaine pour rendre leurs jugements ; ils ont un code criminel et une procédure civile dus à un Bavarois.

Nous montons ensuite à cheval pour faire le tour de l'emplacement de l'ancienne Sparte. La vue de l'emplacement de Sparte a véritablement quelque chose d'imposant et d'agréable, surtout par son Taygète et ses collines de Ménélaïon. La plaine s'étend très loin au sud et au nord ; elle est accidentée par beaucoup de collines. La ville de Mistra paraît très bien sur le penchant du Taygète, avec sa forteresse. Tout cela est beau à contempler ; mais je suis ici, le 24 décembre, veille de la grande fête de Noël, fête de famille, fête de l'enfance ; puis-je la passer sans penser à mon pays natal ?

Ce soir, l'on prépare les voitures pour la messe de minuit ; à onze heures les cloches annonceront à toutes volées l'heureuse nouvelle aux campagnes de mon pays. On se lèvera pour jouir des illuminations de nos églises, entendre les concerts des anges et des bergers. O mes amis, que vous êtes heureux de jouir de ces belles fêtes ! Après avoir satisfait à ces deux devoirs que nous impose notre sublime religion, je vous vois assis à la table du réveillon, et vous amusant des douces émotions que vous avez éprouvées au saint office. Vous ne vous mettrez au lit qu'après avoir goûté le plaisir d'être auprès du bon poêle du Canada. Et cette neige du Canada que l'on voit revenir avec tant de joie, vous l'avez maintenant ; je vois les nombreuses voitures qui vont glisser à la clarté des étoiles sur un chemin si blanc et si pur ; je vois le frimas sur les chevaux ; j'entends le bruit des clochettes suspendues à leur cou. Ici, je

ne vois que la terre ; pour jouir de la neige, il me faudrait faire la rude ascension du Taygète, et encore je n'y trouverais pas la neige de mon pays. O vous, mes amis du séminaire, qu'il me plaît de penser à vous aujourd'hui ; je vous vois tous joyeux en cette grande fête, amusez-vous, mes amis, et jouissez des douceurs de notre patrie. Pour moi, je suis dans la patrie de Léonidas, au royaume de Mélénas, sur le sol de la vieille Sparte ; je bois les eaux de l'Eurotas ; mais tout cela ne compense pas les jouissances que j'aurais à célébrer avec vous la belle solennité de Noël.

Sparte ne présente au voyageur aucun monument digne de remarque ; il n'y a ici que son emplacement et quelques restes des vieux murs de ces collines fortifiées, et de plus, çà et là, sur les champs de mûriers et d'oliviers, des débris très rares de colonnes. La place publique de

Sparte paraît avoir été à l'ouest de la colline principale que l'on appelle aujourd'hui la citadelle, l'amphithéâtre, sur le penchant de cette même colline, et le théâtre un peu plus au sud.

***

30 décembre. — Aujourd'hui nous sommes retournés dans la capitale de la Grèce, qui mérite bien ce titre et par sa population et par ses édifices, autant que par ses antiquités. Ces antiquités de la ville d'Athènes surpassent de beaucoup tout ce que nous avons vu ailleurs ; Thèbes, Corinthe, Argos, Sparte ne possèdent plus rien des monuments qui les ornaient autrefois. L'Acropole d'Athènes offre assez de ruines pour nous faire comprendre qu'ici se trouvait le centre des lumières et des arts.

Nous avons trouvé les Grecs très empressés de voir les étrangers qui les visitent, très hospitaliers et toujours prêts à accepter ce qu'on leur offre ; ils sont pauvres et mal logés, et n'ayant qu'une seule maison, dont la moitié est occupée par les animaux domestiques, et dont la seule garantie contre le froid de l'hiver consiste en des volets fermés. Ils paraissent connaître leurs grands hommes d'autrefois bien mieux que du temps de Châteaubriand, s'il faut en croire ce que dit cet auteur dans son Itinéraire. Aujourd'hui ils connaissent certainement les héros les plus célèbres de leur antique histoire.

31 décembre.—Aujourd'hui nous nous reposons des fatigues de notre voyage ; nous devons rester ici jusqu'au 7 janvier en attendant le bateau français qui doit nous conduire à Constantinople. Nous aimons à reporter notre pensée à notre patrie ; la circonstance de la fin d'une

année est bien propre à nous donner d'agréables souvenirs. Que nous aimerions à nous retrouver au milieu de nos parents et amis ! Mais, hélas ! nous en sommes bien loin. Aujourd'hui, dans beaucoup de cercles, on parle et on s'informe de nous, et personne ne dira où nous sommes. Comme ce lieu nous aide à méditer sur la rapidité du temps qui emporte tout dans son cours ! Ville de Périclès, qu'es-tu devenue ? ou sont tes monuments, tes places publiques, tes temples si vantés ? Où sont tes anciens habitants, tes orateurs, tes philosophes, tes Démosthène, tes Eschine, tes Platon, tes Socrate, tes Diogène ? Le temps a tout effacé : tes palais sont renversés ; à peine découvre-t-on quelques débris de tes places publiques, de tes temples ; tes colonnes renversées, des frises richement sculptées, etc., annoncent que tu fus autrefois. Mais tes hommes n'y sont plus ; ils sont réduits en poussière et mêlés à la pous-

sière de tes campagnes. Qu'est-ce que l'homme, pour qu'il passe ainsi sur la terre sans laisser plus de traces que le vaisseau qui vogue sur l'océan ? Je passerai de même. Encore quelques années, et moi, obscur voyageur aux champs de Miltiade, de Léonidas, d'Epaminondas, j'aurai mêlé ma poussière à celle de toutes ces gloires de l'humanité. Voilà ce que j'aurai de commun avec ces grands hommes dont la renommée nous détache de notre patrie, pour avoir le bonheur de fouler la terre de leur sommeil éternel.

Oh ! je les vois, les élèves du séminaire ; ils entourent de leur respect le supérieur de notre maison : que je voudrais être avec eux ! Oh ! qu'ils sont heureux ! Et moi, je suis ici, seul, n'ayant qu'un ami à mes côtés, le seul qui puisse me rappeler ce pays où il y a tant de cœurs qui me sont chers : croyez-le, il en coûte de voyager au loin et pour si longtemps.

Les Grecs aiment la vie pastorale ; ils mènent des troupeaux de chèvres et de moutons brouter l'herbe dans les plaines et jusque sur la cime des montagnes. Les Grecs sont, en général, de beaux hommes, à l'œil noir, aux sourcils abondants, au nez bien proportionné, à l'air intelligent, ils sont parleurs et expressifs dans leurs manières. Quand ils veulent recevoir un étranger, ils suivent la manière des Turcs, en offrant le café et le chibouque. Les dames et demoiselles de la maison se présentent devant les étrangers et cherchent à leur tenir compagnie.

Les Grecs cultivent la vigne et les oliviers ; le défaut des vins de Grèce vient de ce qu'ils y mettent trop de pommes de pin pour les faire fermenter ; cela leur donne un goût amer, qui fit faire la grimace à M. de Châteaubriand à la table de M. Fauvel. Les Grecs n'ont pas de table et ne se servent pas de fourchette

pour manger ; ils n'ont pas de chaises pour s'asseoir ; ils se mettent par terre, à la manière orientale. Le monsieur de Sparte qui mangeait avec nous trouvait bien incommode pour lui l'usage de la fourchette, qu'il ne savait comment tenir. En général, les Grecs sont bons et polis pour les étrangers, tout en cherchant à tirer leur argent. Les chiens gardent fidèlement les troupeaux ; lorsqu'on passe près d'eux, ils ne cessent pas d'aboyer, même les chiens de Sparte, que quelques-uns ont dit muets. Les coqs sont nombreux, et chantent très fort et très longtemps.

1853,—3 janvier.—Nous avons visité aujourd'hui l'université d'Athènes. Sa bibliothèque contient 70,000 volumes, dont la plupart ont été donnés par les gouvernements et les universités ; elle est riche en livres d'histoire, de médecine, de jurisprudence et de sciences naturelles.

Le cabinet de physique et de chimie était fermé, vu l'absence du professeur. qui est à Paris ; j'ai pris cela pour excuse ; on ne voulait pas montrer cette partie, qu'on a dit être faible, à un professeur de physique de l'Amérique. Le nombre des professeurs est de 36 ; on y enseigne les sciences, la loi, la médecine et la théologie. Les messieurs qui sont à la tête de l'université sont polis pour les étrangers, et un peu empressés de faire connaître leur besoin de recevoir des présents ; ce qui est bien excusable pour une institution appartenant à un pays si pauvre.—Quel changement pour cette ville qui autrefois répandait ses lumières sur tout le monde civilisé, et qui aujourd'hui est réduite à courir les autres pays pour former les professeurs de son université ! Que diraient Platon et Aristote, s'ils revenaient dans leur patrie !—Cependant on voit dans la bibliothèque, sur les planchettes réservées à cet effet, l'en-

semble de tous les ouvrages grecs : Platon, Aristote, Démosthènes, Euripide et les autres en grand nombre. On voit aussi les ouvrages historiques et géographiques écrits depuis sur la Grèce ancienne et moderne ; de sorte qu'avec du temps et l'usage de cette bibliothèque, on pourrait connaître bien à fond ce qui concerne ce pays si intéressant.

Péroraison du discours prononcé par M. Désaulniers à la cérémonie funèbre qui eut lieu à l'Eglise Notre-Dame de Montréal, dans le mois de septembre 1860, *en l'honneur des défenseurs du Saint-Siège tombés sur les champs de bataille de Mentana et de Castelfidardo.*

Par toutes les considérations que je viens de développer, nous sommes donc amenés à voir dans la personne de l'illustre et saint Pontife, Pie IX, le martyr des principes qui sauvent l'Eglise et la société. On comprend en effet que le pape, se rendant aux désirs des révolutionnaires, renverserait les fondements de l'ordre social ;

car ce serait sanctionner de son pouvoir divin une autorité acquise par le crime et l'injustice. Ce serait reconnaître que le *fait accompli*, quelque criminel qu'il fût, pourrait donner naissance à un droit véritable ; ce serait admettre comme vraie la doctrine en vertu de laquelle on s'engagerait d'avance à ne pas intervenir en faveur de l'innocent ou du faible opprimé ; ce serait détruire les lois évangéliques de la charité ; ce serait proclamer que la volonté des peuples, telle qu'entendue par les révolutionnaires d'Italie, fournit un motif légitime de renverser les autorités politiques, d'attenter aux droits les plus sacrés et les plus légitimement acquis, de s'emparer des biens, de la vie même des honnêtes et paisibles citoyens, de violer les lois et les propriétés de l'église de Jésus-Christ. Le pape pourrait-il jamais devenir librement la cause de tant de désastres ? J'entends ici le monde chrétien me répondre d'une voix

unanime : Non, il ne le peut pas ; ce serait livrer la société à la barbarie païenne.

Mais ce n'est pas tout. Pie IX, cédant à la perversité de ses persécuteurs, livre aux fers de l'esclavage les mains du Pontife romain ; renonce, de son plein gré, à la liberté qu'il possède de droit divin, dans l'exercice de son pontificat ; consent à la dilapidation des biens de l'Eglise, de ces biens sacrés qui ont été confiés à la fidèle administration des pontifes, sous la foi des serments les plus solennels ; abandonne ses brebis et ses agneaux, les livre même à la férocité du loup ravisseur, et admet un ordre de choses où ses enfants sont exposés à perdre la foi et le salut éternel. Peut-il, à ce degré, devenir infidèle à sa conscience ? Il ne le peut pas, et le deviendrait-il, je vois aussitôt s'élever contre lui les ombres des saints pontifes des premiers siècles, qui ont

versé leur sang pour l'indépendance et la liberté de l'Eglise ; j'entends les reproches que lui adresseraient, du fond de leurs tombes vénérées, le plus illustre martyr de Rome, saint Laurent, et le courageux archevêque de Cantorbéry, saint Thomas, qui tous deux ont souffert le martyre plutôt que de livrer aux tyrans les biens de l'Eglise de Dieu. Et puis, une voix plus formidable encore viendrait lui redire que les chefs de l'Eglise sont responsables, devant Dieu, des âmes confiées à leur garde et sollicitude ; c'est le grand Apôtre qui lui répéterait ces paroles de l'Epître aux Hébreux, inspirées par l'Esprit-Saint : " *Ipsi autem pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri.*"

Elle est donc horrible la pression exercée aujourd'hui sur le Saint-Père ; c'est, de toutes les tyrannies, la plus détestable, puisqu'elle l'attaque dans sa conscience et dans l'exercice des devoirs de son ponti-

ficat suprême ; c'est lui donner à choisir entre Dieu et les hommes ; c'est le suspendre entre le ciel et la terre ; c'est le crucifier. Les Juifs insensés ! ils veulent renverser l'empire du Christ, et voilà qu'ils le placent de nouveau sur le siège de sa puissance : *Si exaltatus fuero. . . . omnia traham ad me ipsum.*

O grand et sublime Pontife ! qu'il m'a été doux d'entendre les paroles paternelles de Votre Sainteté, lorsqu'avec émotion, je m'agenouillais à vos pieds, au palais du Vatican ; mais combien plus vive encore serait cette émotion, maintenant que votre front rayonne de la triple majesté de la religion, de la vertu et du malheur. La providence de mon Dieu ne m'a pas accordé le bonheur d'aller verser mon sang pour la noble et sainte cause que vous soutenez. Que je suis heureux, du moins, de rendre ici un témoignage public de respect et d'admiration pour les héros

de votre armée pontificale. Oh oui ! ils sont vos soldats, ces hommes à la pensée élevée et aux nobles sentiments. Ils possèdent votre force, votre puissance : cette puissance que l'homme acquiert par la disposition de sacrifier sa vie pour le triomphe de la justice et de la vérité, nulle force ici-bas ne peut la détruire ; c'est une puissance descendue du ciel ; elle est sortie des flancs du Golgotha, pour exercer son empire sur l'univers entier, et même sur la toute-puissance du roi du ciel et de la terre.

Indignés de voir l'humanité dégradée jusqu'à combattre la justice, le droit, la vérité, Dieu lui-même, ces nobles fils des Croisés sentent à quoi les appellent l'honneur et la gloire de leurs ancêtres, et partent incontinent, pour entrer, sur les pages souillées des annales de notre siècle, un protêt solennel écrit de leur propre sang. Ils veulent qu'à côté des hor-

reurs qui font rougir l'humanité, il y ait quelques exemples de courage et de vertu, de peur que les hommes avilis jusqu'au mépris d'eux-mêmes, ne descendent aveuglément dans les dernières profondeurs de la dégradation. L'âme élevée par ces motifs sublimes, ils pressentent qu'ils sont appelés à verser leur propre sang, plutôt que celui des autres ; ils aspirent au bonheur du martyre avec une ardeur plus vive qu'à l'éclat de la victoire.

Avant d'aller plus loin, que l'on me permette de répondre ici à certaines consciences qui se scandalisent de voir la défaite de soldats combattant pour la cause de Dieu. Pourquoi donc ont-ils été vaincus ? se demandent à elles-mêmes, ces âmes faibles qui sont comme tentées d'arguer de la défaite de ces héros, contre la justice de la cause.

O âmes timides et de peu de foi, prenez

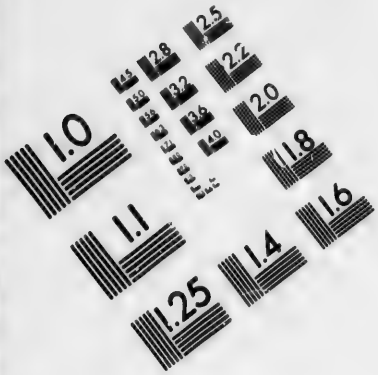
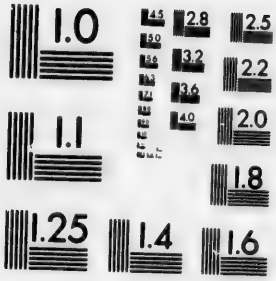
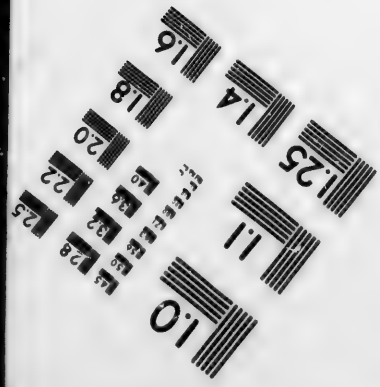
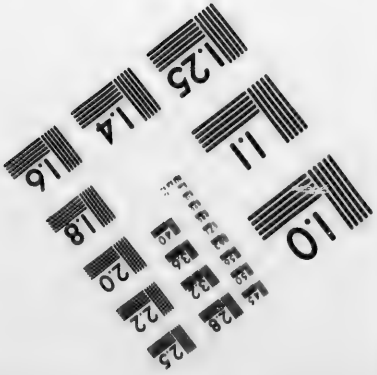
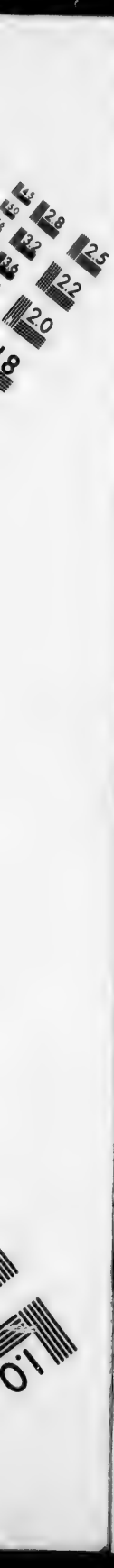


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)








2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

garde, et craignez de tomber dans l'aveuglement des Juifs qui, voyant le Christ sur l'instrument du supplice, lui disaient : Si tu es vraiment le fils de Dieu, descends de la croix : *Si verè filius Dei es, descende de cruce.*

Il ne faut pas oublier le mystère des voies de la Providence divine. Se faire une pareille question, c'est demander pourquoi Dieu ne punit pas, sur le champ, le malheureux qui s'oppose à lui ; c'est demander la victoire avant le combat, la grâce avant l'offrande ou le sacrifice ; c'est demander une faveur, sans offrir quelque chose pour étouffer le cri de nos fautes ; c'est, en un mot, renverser l'ordre établi de Dieu, et faire de cette terre d'épreuves, où les méchants doivent être mêlés aux bons, le séjour même de la justice parfaite.

Est-ce donc à nous, créatures d'un jour, de fixer les limites de la patience, de la

longanimité d'un Dieu ? Est-ce à nous de conduire la main de sa redoutable justice ? Est-ce à nous de lui demander compte de ses desseins inscrutables ? Ah ! lorsque le Seigneur veut remporter des victoires, il sait bien créer des armées. Le Dieu qui tient en ses mains la foudre, le Dieu dont la voix brise les cèdres du Liban, n'a pas besoin de notre faiblesse au secours de sa puissance. Quand il a décrété de faire éclater sa colère sur une nation, il dit un mot, et, à sa voix, des peuples inconnus accourent tout armés des extrémités du monde, et se font le mystérieux instrument de ses vengeances.

L'histoire du malheureux peuple Juif, que Dieu a fait passer par toutes les phases de l'existence, pour donner à la terre ces grandes et terribles leçons, offre des exemples nombreux de cette conduite de Dieu sur les nations. Et lorsqu'il voulut détruire le colossal empire des Ro-

mains, Attila fut appelé avec ses nuées de barbares.

Mais si le Dieu de la miséricorde veut accorder à la terre des faveurs extraordinaires, et ouvrir aux hommes de nouvelles sources de grâces ; il demande pour satisfaire les droits de sa justice et donner ensuite libre cours à sa libéralité, non des soldats mais des victimes. C'est, en effet, l'immolation volontaire du Golgotha qui précéda ou plutôt effectua la rédemption du monde, et le sang, librement offert, de douze millions de martyrs qui cimenta la bâse de l'Eglise de Dieu.

Ces principes du gouvernement de la divine Providence nous font regarder le massacre de l'armée pontificale comme un événement qui ouvre notre cœur à de grandes espérances. Ils sont la confirmation d'un pressentiment entretenu, depuis de longues années déjà, par des hommes

d'une grande lumière et d'une rare piété, qu'il va s'ouvrir avant longtemps une ère glorieuse pour l'Eglise, et que si la persécution présente doit être terrible, comme tout le fait présager, elle sera relativement de courte durée et suivie d'un grand triomphe.

Oh ! oui, Dieu prépare pour nous des faveurs signalées ; il a accepté l'offrande, faite à sa justice, de victimes choisies et nombreuses. Voyez les accourir sur les hauteurs de Castelfidardo ; c'est là que se plaide la cause de Dieu, comme elle fut autrefois plaidée au Calvaire par le sang et le sacrifice. O célèbre colline, déjà si brillante par la sainte maison où vécut le Verbe divin, tu viens de recevoir un nouveau lustre, dont le rayonnement resplendira dans les siècles futurs. La splendeur du soleil de Castelfidardo, à son lever, fait pâlir l'éclat de l'astre des Thermopyles. Au célèbre défilé, Léonidas et ses Spar-

tiates se dévouent à la mort pour la grandeur de leur patrie ; à Castelfidardo le marquis de Pimodan et son bataillon de héros se sacrifient pour la cause de l'humanité ; là on meurt pour la gloire, ici pour la justice ; là pour la terre, ici pour le ciel.

Criblés de coups, ces héros succombent en répétant le cri du chef : " Dieu est avec nous ! " Oui, vaillants soldats, Dieu est avec vous : avec vous, comme il était à côté des chrétiens sous la dent des léopards et des tigres ; avec vous, comme il était à la croix pour recevoir le sang de la divine Victime.

O soldats Piémontais ! votre rage est maintenant assouvie, cessez donc le feu de vos bataillons ; montez, montez sur la colline de Castelfidardo : Dieu y est descendu ; le ciel est ouvert pour contempler les justes mourants ; les combats

contre vous sont finis ; ils ont à lutter avec une puissance autrement redoutable que vos bataillons serrés, leur sang coule pour apaiser la justice de Dieu irrité contre la terre à cause des crimes des hommes. Arrêtez-ici, voyez le noble marquis de Pimodan.... Il est tombé sous vos coups barbares.... n'êtes-vous pas venu le rencontrer, sans lui déclarer le but de votre démarche perfide ? N'est-ce pas sous le manteau de l'amitié que vous vous êtes approchés de lui, comme Judas aborda le divin Maître au jardin de Gethsémani ? Entendez la voix de ce chef intrépide, qui parle encore au nom de ses frères mourants, et tremblez : " Nous mourrons pour la justice, pour l'humanité, pour l'Eglise du Christ et pour l'amour de Dieu." Solennelle protestation d'un noble cœur, contre les crimes de l'affreuse révolution, dont vous n'avez pas craint de prendre sur vous la responsabilité devant Dieu et devant les hommes.

Oh ! oui, tremblez. Dieu ne laissera pas votre crime impuni ; le sang du juste a coulé par vos mains fratricides ; et ce sang qu'a bu la terre de votre pays criera désormais, jour et nuit, vers le ciel. Vous le savez ; malgré la prière du Fils à l'agonie, demandant le pardon pour ses bourreaux, Jérusalem a été détruite de fond en comble, ses habitants dispersés sur le monde, et le Père ne leur a pas encore pardonné. Vous le savez aussi ; quand l'empire Romain se fut baigné dans le sang des martyrs, les barbares sont venus le balayer de la face de la terre. O roi infortuné du Piémont ! malheureux rejeton d'une des plus saintes et plus antiques familles de l'Europe ! Que pensent de vous et saint Humbert et saint Amédée, vos aïeux ? O noble maison de Savoie, quelle tache sur votre glorieux blason ! Quoi donc, celui qui vous représente aujourd'hui, non content d'être le Nabuchodonosor et le Sardanapale de notre temps,

veut encore devenir l'impie Balthasar ! Ne crains-tu pas, fils dégénéré des saints, de voir se dresser devant toi les ombres irritées de tes pieux ancêtres, ou la main d'un ange de colère écrire, sur les murs de ton palais profané, les mots mystérieux de la vengeance divine : Mané, Thécel, Pharès.

Ne sais-tu pas que le prophète roi, après avoir prédit la guerre déclarée au Seigneur et à son Christ, par les peuples et les rois, ajoute ces mots redoutables : *Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos....* Quelle est la créature ici-bas, qui peut supporter le rire et le sarcasme d'un Dieu ! d'un Dieu dont le seul regard fait reculer les soleils dans l'espace. Cette prophétie s'accomplira pour toi, comme elle s'est accomplie pour tous les persécuteurs de l'Eglise. Où est aujourd'hui l'empire de ceux qui condamnaient à mort les papes des trois premiers siècles

de l'ère chrétienne. Il n'est plus, et la papauté est le seul monument qui soit encore debout au milieu des immenses ruines de ces temps reculés. Où est l'empire de ces peuples barbares qui promenaient les ravages et les flots de la colère de Dieu, d'un bout de l'Europe à l'autre ? Où est celui des successeurs de Charlemagne, qui tantôt appuyait et tantôt combattait le souverain Pontife ? Où sont les superbes républiques d'Italie, qui se croyaient immortelles à l'ombre de leur liberté et de leur indépendance ? Où sont les œuvres des généraux de la République française ? Où sont celles même de Napoléon Ier, qui changeait la carte de l'Europe, et disséminait les trônes à la pointe de l'épée ? De toutes ces choses humaines, rien n'a résisté aux âges. Le vent du temps a tout balayé, excepté pourtant le trône de la Souveraineté pontificale qu'abrite la main de Dieu. Et quand les nuages des révolutions sont passés, quand

la poussière que soulevaient les armées est tombée, quand la fumée des combats est dissipée, on voit toujours apparaître la sainte et immortelle figure du vieillard du Vatican qui domine tout et survit à tout.

Or, après tant de combats et de victoires, peut-on désespérer d'assister à de nouveaux triomphes ! La violence n'a jamais été plus éclatante qu'aujourd'hui, et l'on sait qu'elle n'a, jusqu'à présent, rien établi de durable. D'un autre côté, l'univers catholique n'est-il pas en prières : " Dieu, dit saint Jean Chrysostôme avec une expression que l'on dirait audacieuse si elle n'était inspirée par la plus sublime confiance, éprouverait une espèce de honte à ne pas écouter les prières de l'Eglise universelle." Et puis les larmes et les angoisses du Vicaire de Jésus-Christ, le sang des martyrs, qui vient de couler, et les sacrifices de tant d'épouses, de tant de

mères qui s'estiment heureuses d'offrir à Dieu ce qu'elles ont de plus cher au monde, n'y a-t-il pas là de quoi toucher le cœur de Dieu, et fléchir sa colère ? Si la femme n'est pas appelée à verser son sang sur un champ de bataille, c'est qu'elle a quelque chose de plus précieux à sacrifier : son cœur. C'est ainsi que l'entendait cette dernière fille de l'illustre famille des Montmorency, la noble marquise de Pimodan qui, à la foudroyante nouvelle de la mort de son époux, trouve encore dans son cœur de femme assez de force pour se lever et dire à son enfant : " Allons au temple, allons, mon fils, offrir à Dieu le sacrifice qu'il nous demande." Et si ce n'est assez, Seigneur, de l'avoir faite veuve d'un martyr, voyez-la vous présenter son tendre enfant en lui disant : " Fils de Pimodan, toi aussi, tu seras soldat, soldat comme ton père ! soldat du Christ, soldat de Dieu ! " Et cette autre héroïne, Madame de Lanascol, en apprenant que son

fils est blessé à mort, elle accourt sur les lieux pour prodiguer sa tendresse de mère au vaillant guerrier, rencontrer les derniers regards, recueillir les dernières paroles de son fils expirant : " Ma mère, lui dit-il, je vais mourir ! mais je meurs pour Dieu, je meurs content." C'est bien, mon enfant, répond la mère avec effort ; ne pleurons pas, récitons le *Te Deum*, pour remercier Dieu d'avoir daigné choisir un martyr dans notre famille." O mon Dieu, quelle scène céleste ! le fils qui verse son sang et la mère qui l'offre ! ! ! N'est-ce pas là ce qui se passait à la croix ? *Stabat juxta crucem Jesus mater ejus.*

Vous ne permettrez pas, Seigneur, que votre Eglise gémisse longtemps encore dans la persécution ; vous écouterez vos enfants de la terre, vous écouterez vos martyrs du ciel. Vous écouterez la Reine des anges et des hommes, l'Immaculée Vierge Marie, votre Mère.

N'est-ce pas de la bouche du souverain Pontife actuel, de la bouche de Pie IX, qu'est sorti le dogme si glorieux à Marie, de sa Conception Immaculée ? Cette parole de salut nous garantit de nouvelles espérances. Oh ! non, le Christ ne brisera pas un monde tout retentissant encore de la gloire de sa Mère. Le cours des châtiments que la terre a mérités s'arrêtera tout-à-coup, et les flots de la colère divine se replieront sur eux-mêmes. Tel est le pressentiment de tous les cœurs catholiques, telle est l'espérance du Père commun des fidèles : telle doit être aussi la nôtre à tous : *Confidite, ego vici mundum.*

FIN.

EUSÈBE SENÉCAL & FILS, Imprimeurs, Montréal.

verain
ie IX,
Marie,
te pa-
velles
risera
ore de
châti-
rêtera
ivine
est le
atho-
com-
ssi la
um.

---

l.